

# Liberté et sortie d’Égypte : fiction ou réalité ?

## Introduction

On entend souvent des gens affirmer qu’ils ne veulent pas de la religion parce qu’ils ne croient pas aux miracles, ou encore des croyants avouent avoir du mal avec leur propre tradition parce que celle-ci est pleine de ce genre de récits. Non pas qu’ils aient forcément du mal à concevoir un Dieu suffisamment puissant pour accomplir des miracles, mais plutôt parce qu’on ne voit pas leur utilité ni leur raison d’être, ou que cela paraît tellement étranger à notre réalité que l’on a du mal à voir ce que les miracles pourraient nous apporter.

Pour exposer le problème, partons d’un constat simple : en admettant que ces miracles aient vraiment eu lieu, quel sens peut-on en tirer pour nous ? En effet, pour ceux qui les ont vus, cela a certainement dû renforcer leur croyance<sup>1</sup>. Mais pour nous, soit nous sommes croyants, et l’on ne voit pas ce que pourrait ajouter à notre foi la connaissance de ces miracles, soit nous ne le sommes pas, et les miracles ne nous apportent rien.

Nous allons tenter dans ce texte de dépasser cette problématique, en outrepassant les clivages croyant/non-croyant ou encore fiction/réalité. Pour le dire grossièrement, nous allons tenter d’ouvrir la possibilité que nous ayons d’abord affaire à des mythes, et que la question de la réalité historique des événements relatés n’a pas vraiment lieu de se poser.

L’idée que nous allons tenter d’évoquer est assez fine et sensible et nous n’avons pas plus de prétention que de pouvoir simplement l’effleurer. D’autant plus que le terrain sur lequel nous nous avançons est glissant, et que l’on peut vite être taxé d’hérétique (à tort ou à raison) lorsque l’on s’aventure dans ce genre de questionnement.

Nous espérons tout au moins qu’à travers l’étude du commandement de raconter la sortie d’Égypte et de la notion de liberté qui y est maintes fois mise en avant, nous parviendrons à esquisser une approche nouvelle du rapport à ces récits.

## **1. La Mitsva de Haggada ou la différenciation du vécu et de l’histoire**

Pour commencer, nous allons tout d’abord montrer que dans le commandement d’une part journalier de rappeler la sortie d’Égypte, et d’autre part annuel de la raconter amplement, il s’agit davantage de créer un vécu que de transmettre un récit. Nous nous attarderons principalement sur le deuxième aspect, plus détaillé et plus normatif, qui dévoile clairement le sens de la transmission du récit de la sortie d’Égypte.

---

<sup>1</sup> Cette affirmation pourrait aussi être remise en question par la thèse de Maïmonide selon laquelle la foi des enfants d’Israël dans le désert ne provenait pas des miracles. Cette hypothèse renfoncerait notre question.

De nombreux éléments halakhiques vont dans le sens de la création d'un vécu. Tout d'abord le récit est formulé sous forme de questions-réponses. C'est-à-dire qu'il faut faire poser des questions, en principe aux enfants, et en leur répondant, démarrer le récit de l'histoire. On pourrait croire qu'il s'agit là d'un simple conseil pédagogique pour que l'histoire soit plus appréciée et intégrée. Mais, comme nous allons le voir, il y a dans ce commandement un intérêt tout autre. Preuve en est, l'affirmation de la Michna<sup>2</sup> selon laquelle quelqu'un qui serait seul, même érudit, devrait se raconter la sortie d'Égypte à lui-même sous forme de questions-réponses. Ce qui nous montre déjà que l'intérêt n'est pas simplement pédagogique.

De plus, les questions attendues ou proposés sont comme nous allons le voir, pas forcément des plus réfléchies. En effet, de prime abord un enfant doit poser de lui-même des questions. Mais s'il n'y parvient pas, il faut lui enseigner les différences entre le soir de Pessah' et les autres soirs pour susciter son questionnement. C'est le célèbre texte de « Ma Nichtana » enseignant aux enfants les questions à poser, qui est aujourd'hui systématiquement appris aux enfants. Mais à l'époque de la rédaction du Talmud, celui-ci n'était dit que si les enfants ne posaient pas de question d'eux-mêmes. En effet, s'ils interrogeaient d'eux-mêmes, il n'était pas nécessaire de lire les questions traditionnelles. Bref, il demeure que ces questions enseignées aux enfants ne portent nullement sur le récit, mais uniquement sur ce qui se passe à la table du *Séder*, ce qu'on y mange, la façon de laquelle on s'y tient etc... De même, les questions que les enfants poseraient d'eux-mêmes qui les exempteraient de « Ma Nichtana » ne concernent nullement le récit. En effet, selon les exemples cités par le Talmud<sup>3</sup>, il suffit que l'enfant ait demandé pourquoi on a déplacé le plateau, ou pourquoi on lui donne des bonbons... En gros, tout ce qui éveillerait sa curiosité par rapport à ce qui se passe à table, mais rien à voir avec le récit. Quelle est donc la place et l'intérêt de ces questions le soir du Séder ?

Un autre élément doit attirer notre attention dans un texte des sages cité dans la Haggada de Pessah' (Pâques). Ce texte pose la question suivante : il est écrit à propos de la sortie d'Égypte « tu raconteras à ton fils ce jour-là », de quel jour s'agit-il ? Quel jour sommes-nous sommés de raconter la sortie d'Égypte à nos enfants ? Et ce texte de conclure après quelques arguments : il s'agit du moment où tu as la Matsa (pain azyme) et le Marror (herbes amères) posés devant toi, donc du soir de Pessah. Pourquoi lier ces différents commandements, à priori distincts, d'une part celui de raconter la sortie d'Égypte, et d'autre part, celui de manger tel ou tel aliment le soir de Pessah' ?

---

<sup>2</sup> Michna, *Traité Psah'im* 10,4.

<sup>3</sup> *Traité Psah'im* 115b.

Il semblerait, pour tenter de donner une cohérence à tous les points précités, qu'il faut voir ces questions comme un moyen de nous faire raconter le récit comme une légende, légende au sens de légende d'une carte géographique. C'est-à-dire, qu'à travers les questions portant sur ce qui se passe à table, de question en question, le conteur pourra articuler le récit comme une explication ce qui se passe. Il va ainsi légender la table du Seder, ce qui va donner l'impression que l'on n'est pas en train de raconter un récit, mais plutôt d'expliquer ce qui est en train de se passer. On cherche donc non-pas à nous raconter une histoire, mais à nous faire vivre quelque chose. C'est une expérience de vécu en direct qui doit ici se réaliser.

Cette lecture est corroborée par de nombreux autres points. Tout d'abord, nous pouvons citer un texte du Talmud<sup>4</sup> cité dans la Haggada, qui affirme (en particulier selon la version que nous en donne Maïmonide<sup>5</sup>) que chacun doit se voir comme **sortant lui-même à présent** d'Egypte. Ce qui nous montre bien que la visée de tout cela est de vivre quelque chose soi-même, et pas uniquement de raconter une histoire. De par ailleurs, on peut remarquer qu'il existe deux mots dans la Torah pouvant signifier « raconter » : להגיד (*léhaguid*) et לספר (*léssapèr*). Concernant le premier, constamment employé à propos du commandement de raconter la sortie d'Egypte, on pourra observer que quel que soit le contexte, dans toutes ses occurrences, Onkèlos le traduit par la racine חוּי (*h'avei*). Or cette racine provient de חַי (*h'ai*), qui signifie « vivant »... Alors que le second est traduit plutôt par אִישַׁתַּעִי (*ichtaei*), qui signifie « raconter » dans le sens classique du terme. Ce qui nous montre, que si l'on veut avoir une traduction précise, il n'y a pas de commandement de raconter la sortie d'Egypte, mais de la **faire vivre** !

Ceci étant démontré<sup>6</sup>, on a bien compris qu'il ne s'agit pas simplement de transmettre une histoire, mais de la vivre véritablement. La question qui se pose à présent est de savoir quel est l'intérêt de cette expérience. Pourquoi vivre cette histoire ? Pourquoi devoir se voir comme étant sorti soi-même d'Egypte ? On pourrait peut-être encore poser la question ainsi : pourquoi devoir marteler jour après jour, deux fois par jour, le souvenir de la sortie d'Egypte ? Pourquoi ce récit est-il si fondamental pour nous et doit-il prendre tellement de place dans notre existence ?

## **2. De l'histoire au mythe**

Il nous semble que l'intérêt de cette expérience est de transformer ce récit en mythe. Il nous faudra donc expliquer ce que l'on entend par là, puis montrer que la façon de

---

<sup>4</sup> Michna, *Traité Psah'im* 10,5.

<sup>5</sup> Yad Hah'azaka, *Hilch'ot H'amez ou Matza*, 7,6.

<sup>6</sup> Il pourrait y avoir encore beaucoup d'exemples et de preuves dans chaque élément de la structure et du texte de la Haggada, mais les éléments présentés nous ont semblés suffisants.

laquelle la Torah nous le dit est compatible avec cette vision. Une fois tout cela expliqué, il faudra également expliquer quel est au final l'apport de ce mythe.

Il existe de nombreuses définitions du mythe. Parfois, il s'agit d'histoires légendaires, et d'autres fois, on peut simplement dire d'une célébrité qu'elle était mythique. La définition qui nous intéresse dans cette étude est celle des mythes fondateurs. Nous pouvons notamment citer à ce propos une phrase de Claude Lévi-Strauss :

*« Un mythe se rapporte toujours à des événements passés avant la création du monde [...] ou [...] pendant les premiers âges [...] en tout cas [...] il y a longtemps [...]. Mais la valeur intrinsèque attribuée au mythe provient de ce que les événements, censés se dérouler à un moment du temps, forment aussi une structure permanente. Celle-ci se rapporte simultanément au passé, au présent et au futur<sup>7</sup>. »*

Cette définition met en avant deux points importants. D'abord, le fait que ce qui importe dans le mythe n'est pas l'histoire en tant que telle mais la structure ou la trame de celle-ci. Et, dans un second temps, le fait que cette structure puisse se rapporter à n'importe quel moment (passé, présent, futur). Il s'agit par exemples de mythes comme celui d'Œdipe dans l'interprétation freudienne, où ce qui nous intéresse réellement n'est pas le récit lui-même, mais la structure qui y est présente et qui peut se retrouver chez chacun. Ou encore le mythe de Sisyphe qui raconte une histoire, mais dont l'importance se situe exclusivement dans l'idée qu'il veut nous dire sur l'existence. Plus proche de là où l'on veut en venir, il y a les mythes étimologiques qui expliquent l'origine d'une chose, comme l'histoire de la boîte de Pandore qui donnerait la cause de l'origine de tous les maux. Parmi eux, les mythes cosmogoniques qui expliquent l'origine du monde. Dans ces dernières catégories, ce n'est pas tout à fait la structure que l'on retrouve à chaque époque, mais plutôt le sens implicite, qui continue de donner du sens à la réalité présente.

Il faudrait imaginer le récit de la sortie d'Égypte comme quelque chose de ce genre. Il n'y a pas lieu de discuter sur la réalité des événements, car ce débat ne nous mène nulle part. Ce qui est intéressant c'est de comprendre la sortie d'Égypte en tant que mythe, c'est-à-dire parvenir à identifier sa structure et son sens pour la faire parler au présent. Il faut voir ce mythe comme un mythe fondateur du peuple juif (comme dans la définition précédemment citée, un mythe signifiant une libération passée, présente et futur). Chaque peuple a en général des mythes fondateurs : pour les français ce sont les ancêtres gaulois, ou la Révolution. Pour Rome, c'était Remus et Romulus descendants des rescapés de Troie. Bref, chaque peuple a sa

---

<sup>7</sup> Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*.

façon, plus ou moins inspirée de la réalité, de se raconter son histoire. Et ceci est lourd de conséquences sur la culture du peuple en question. Ne peut-on pas dire aujourd'hui que l'identité française réside beaucoup dans les restes de culture révolutionnaire, comme la peur de la monarchie et des figures patriarcales ?

Concernant la sortie d'Égypte, certains pourront arguer pour différentes raisons, qu'on ne peut pas se suffire de la voir comme un mythe. Il faut nécessairement penser et être convaincu que tout s'est réellement passé pour parvenir au bon accomplissement de la Mitsva. Cependant, nous pouvons voir dans Maïmonide une preuve que cette histoire peut tout à fait se lire comme un mythe. Il s'agit d'une lettre de Maïmonide à *Ovadia le converti*. Celui-ci lui avait demandé s'il pouvait dire tous les textes – notamment dans la prière - dans lesquels il y avait des expressions d'une filiation avec les patriarches, avec le peuple d'Israël ou avec la sortie d'Égypte. Pouvait-il s'adresser à Dieu dans sa prière en disant « toi qui a sorti nos ancêtres d'Égypte », ou était-ce un mensonge et une falsification ? Maimonide lui répondit qu'étant converti, il avait autant part à cette histoire que le juif de naissance. Bien que cette histoire ne soit généalogiquement pas la sienne, il peut se rapporter à elle. Si tel est le cas, c'est qu'il n'est pas en rapport avec des événements historiques en tant que tels, mais avec la structure ou le sens qui en émane. C'est donc que ce récit peut se lire comme un mythe, et être amplement satisfaisant de cette façon pour parler la même langue que le juif de naissance. En d'autres termes, on constate qu'il suffit d'une adhésion au peuple pour se voir comme affilié à une histoire, alors qu'historiquement, on en serait beaucoup plus détaché. On pourrait rétorquer cet argument en affirmant, que le converti ne fait que se rattacher à l'histoire de son nouveau peuple ! On répondra à cela, que c'est justement parce que l'histoire n'est pas uniquement historique qu'il peut s'y rattacher alors que ce n'est fondamentalement pas la sienne. Il ne peut le faire que parce qu'il peut la voir comme un mythe s'adressant à lui.

Il reste donc à savoir à présent de quoi les commandements de raconter la sortie d'Égypte sont-ils fondateurs ? Que cherchent-ils à produire en nous ? Ou encore, quelle est la structure permanente qui peut subsister de ce récit et avoir un sens dans notre présent ?

### **3. Intérêt final : vers la liberté**

On imagine facilement que les cosmogonies biblique ou hellénique ne produisent pas la même psychologie chez ceux à qui elles sont enseignées. Imaginer le monde comme créé par la volonté d'un Dieu ne revient pas au même que de le concevoir comme le produit hasardeux de l'accouplement de différents dieux... Pour revenir à la sortie d'Égypte, nous sommes tentés de dire qu'il s'agit là d'un mythe libérateur, c'est-à-dire un mythe qui vient offrir la

liberté à ceux qui s’y impliquent. C’est en effet ce terme (liberté) qui revient constamment dans les textes à propos de la sortie d’Egypte.

Pour comprendre cela, il faut d’abord savoir ce que l’on entend par liberté. D’aucuns argueront en effet que la libération d’Egypte n’est que temporaire en vue d’un nouvel asservissement (au Dieu d’Israël). De fait, il existe de nombreuses définitions de la liberté. Certains la voient comme le fait de ne pas être soumis à quoi que ce soit qui pourrait les aliéner. Autrement dit, pouvoir *faire ce qui leur plaît*. Ceci pourra s’exprimer à la fois du point de vue politique, du point de vue des influences (ne pas se sentir influencer par d’autres...) etc... On peut aussi imaginer que la liberté est un potentiel de choix. Plus on a de choix possibles, plus on est libre. S’en suivra l’éternelle question, à savoir si en conséquence, faire un choix signifie renoncer à sa liberté, ou si au contraire c’est par le choix que celle-ci s’exprime. Car ce choix est l’effacement d’une possibilité, et en même temps si l’on ne choisit rien, la liberté est inutile ! Bref, on s’y perd...

Pour ce qui nous intéresse, il nous faut savoir ce que la Torah entend derrière ce concept. Manifestement, celle-ci n’adhère pas à ce genre d’hypothèses, puisque nos sages disent<sup>8</sup> :

אין לך בן חורין אלא מי שעוסק בתורה

*Tu n’as point d’homme libre, si ce n’est celui qui étudie la Torah.*

Si la liberté était un large choix de possibles, l’étude de la Torah, circonscrivant la vie de l’homme de toutes parts, ne procurerait certainement pas la liberté. D’autre part, si la liberté vers laquelle nous dirige la sortie d’Egypte était politique, il serait difficile de comprendre en quoi celle-ci peut constituer un souvenir trans-générationnel. En effet, la situation politique d’un peuple varie d’une génération à l’autre, et une telle libération n’a rien de permanent.

Il s’agit donc forcément de quelque chose de plus profond, que les aléas du temps ne peuvent pas nous prendre. En effet, si un mythe est fondateur d’une liberté, c’est qu’il s’inscrit au plus profond de notre psyché, par l’appartenance à un certain héritage.

Reprenons donc le mythe : Dieu, le créateur de l’univers choisit un peuple qu’il décide de libérer de l’esclavage. Non pas simplement parce qu’il a pitié de lui, mais parce qu’il a un projet pour lui. Comme le dit la Torah à de nombreuses reprises, Dieu sort les enfants d’Israël d’Egypte en premier lieu pour leur donner la Torah. Ce qui signifie que la liberté que donne la Torah et celle octroyée par la sortie d’Egypte sont intimement liées. C’est donc un projet qui est libérateur. Ce projet (sortir le peuple et lui donner la Torah) donne un sens à l’existence du peuple, et c’est la participation à ce projet qui rend libre.

---

<sup>8</sup> Traité de Pères, 6,2.

Nous allons tenter à travers deux illustrations de montrer en quoi l'adhésion à un projet peut être libératrice :

- a. Imaginons un père de famille heureux dans son couple et avec ses enfants. Malheureusement, son travail est horrible, et le fait souffrir chaque jour, physiquement ou moralement... Il supportera probablement beaucoup mieux cette charge que quelqu'un qui n'a rien d'autre que son travail dans la vie. En effet, cet homme sait que le sens de ce travail est le bien de sa famille, que la fin est heureuse, et surtout, que son existence ne se réduit pas à cela. Le fait de savoir que sa vie est ailleurs, lui permet d'avoir du recul vis-à-vis d'une routine avilissante, et de pouvoir endurer bien plus de choses qu'un autre homme.
- b. Primo Levi, dans *Si c'est un homme*, se demande comment des juifs religieux continuaient à pratiquer leur culte dans les camps de concentration, dans le comble de l'horreur. Il semble que c'est justement ce qui leur permettait de survivre. En effet, le fait de perpétuer ce qui pour eux était le sens de leur existence, et qu'on ne pouvait leur arracher, leur permettait de prendre du recul vis-à-vis de ce qui leur arrivait, et de se dire que leur vie ne se réduisait pas à l'horreur du présent.

Ce que l'on peut tirer de ces exemples est que le fait d'appartenir à un projet peut permettre d'avoir toujours un recul par rapport à ce que nous vivons et à ce qui nous arrive. Plus notre existence a du sens, moins on est en proie aux événements. C'est donc le don de ce sens d'exister aux enfants d'Israël, qui peut leur garantir la liberté, dans la mesure où ils décident d'appartenir à cet héritage. Liberté signifie donc ici le fait que l'on peut se libérer de ce qui nous entoure, ou encore que l'on ne peut nous priver de notre intériorité. Si l'on possède cette liberté, on peut être prêt à tout, car rien ne peut nous altérer.

### **Conclusion : expression et réalisation de la liberté**

Pour conclure, montrons comment cette liberté se véhicule au sein de la Torah dans le vécu quotidien. D'abord, évidemment, par la transmission du mythe. En répétant dans les prières quotidiennes, deux fois par jour, que nous sommes sortis d'Égypte, en intégrant cette idée dans pratiquement tous les textes de prières, lors des circonstances régulières comme lors des circonstances particulières, on témoigne que c'est là que se situe le fondement de l'identité

des enfants d'Israël. On commence ainsi à forger cette liberté, en apprenant à chacun quel héritage est le sien. Puis, une fois par an, on vit nous-mêmes cette sortie, on se réexplique de long en large notre libération, et on inscrit ainsi notre adhésion à ce projet au plus profond de nous-mêmes.

Plus largement ce projet s'affermi et se réalise au quotidien par l'étude de la Torah et la pratique des commandements. En effets, ceux-ci nous font constamment réfléchir à notre quotidien et nous font poser des questions sur le monde qui nous entoure. Ce qui nous rappelle sans arrêt le sens de notre existence, et nous fait prendre du recul vis-à-vis de tout ce qu'on vit et de ce qui se passe autour de nous.